

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 39 (2015)

Artikel: Fiançailles épistolaires d'il y a cent ans
Autor: Merçay, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fiançailles épistolaires d'il y a cent ans

Comment s'y prenait-on «dans le temps» pour déclarer sa flamme? Comment s'écrivait-on: je t'aime? Représentons-nous le cadre. Le prétendant, un jeune agriculteur, vit à Miécourt, dans le Jura bernois de l'époque. Sa promise est la fille d'un marchand de chevaux également propriétaire de vignes à Montagny, près d'Yverdon. Cent vingt kilomètres les séparent. Entre le 29 novembre 1914, date de la première lettre autorisée par les parents de la jeune fille, et le 7 avril 1915, celle du dernier message qu'elle envoie juste avant leur mariage, ils se verront à peine trois fois. Très vite déclarés fiancés, ils entretiendront dans ce court laps de temps une fréquente correspondance. Chacun des deux enverra au moins dix-sept courriers, qui s'entrecroiseront parfois. Une liasse de ces lettres conservée par leurs petits-enfants en témoigne.

Un échange amoureux

Joseph Richard a 24 ans lorsque son frère Christian, pasteur de la jeune Assemblée des Frères, l'a emmené au culte à Montagny. Ils partagent un repas chez les Cochet, dans leur propriété de Sus Montet. A cette occasion et avant même qu'ils se soient parlé, Joseph a le coup de foudre pour Fanny, une des filles de la maison. Aussitôt de retour à Miécourt, d'une plume respectueuse des convenances, il s'adresse à la mère de la jeune fille pour lui demander l'autorisation de correspondre avec elle (29 novembre 1914) :

«Mon frère, que j'avais prié d'aller vers vous, vous aura tout dit ce qu'il y a dans mon cœur pour Mlle votre fille, celle qui servait à table lorsque j'ai soupé chez vous. Mon frère me dit qu'elle s'appelle Fanny... quel beau nom!»

Madame Cochet mère a donné sa permission et Mlle Fanny Cochet elle aussi, un accord verbal transmis au frère pasteur. L'amoureux le sait et, enhardi, poursuit :

«J'inclus ici quelques lignes pour elle (*Fanny*), que je vous prie d'avoir la

bonté de lui remettre et puis nous pourrons correspondre avec bonheur, directement et sous le regard de Dieu.» Dès lors, Joseph n'a de cesse d'inventer un prétexte à une première vraie rencontre avec Fanny. Eurêka! Il va passer Noël à Yverdon chez son frère et sera très heureux d'aller à Montagny, le village tout proche. Sur le conseil du pasteur, le jeune homme juge alors prématuré de faire sa demande en mariage à monsieur Cochet. Une entorse à la bienséance. Lorsqu'il se résoudra à écrire à Jean Cochet père, ce dernier s'offusquera de ce retard et le lui signifiera dans un courrier du 19 décembre:

«Cher Monsieur, je suis très étonné de recevoir une lettre de vous, pour me demander la main de ma fille Fanny, car je crois que vous ne vous êtes vus qu'une fois et il me semble que vous pressez un peu trop les temps autant d'un côté que de l'autre. Mais, comme je n'y vois point d'empêchement, je donne mon consentement, espérant que vous rendrez ma fille heureuse et contente de sa prompte décision.»

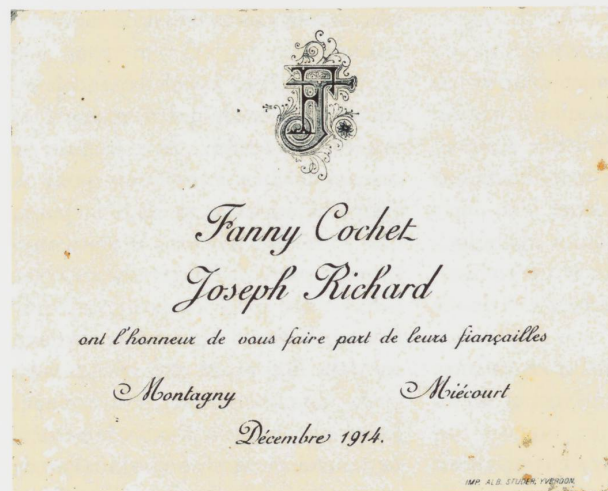


Figure 1: Faire-part des fiançailles de Fanny Cochet et Joseph Richard. Elle a pris d'entrée les choses en main. Document Lydie Vaucher-Richard.



Figure 2: Fanny Cochet, photographie prise au studio Th. Benner à Yverdon vers 1914. Joseph Richard, photographie prise au studio J. Hüsser & fils à Porrentruy vers 1914. Ces deux portraits figuraient dans les lettres échangées. Document Lydie Vaucher-Richard.

La déclaration

Revenons-en au premier courrier de Joseph, qui fait sa déclaration à sa belle: «Bien chère Mademoiselle Cochet, c'est avec une main tremblante que je vous écris à vous-même, bien chère sœur, pour vous dire que... je... vous... aime!!! Ce sentiment est né en moi, comme bien vous le pensez lors de ma visite chez vous... »

Il attend d'elle un courrier et d'avance est ravi «de la revoir à Noël et de lui serrer la main!»

«Votre «Oui», très chère sœur, a produit en moi une émotion non moins grande que celle que vous fit ma demande, et en attendant le bonheur de l'entendre de vos lèvres, je vous prie de me l'écrire de votre main.» L'aveu est formulé

avec une élégance difficile à concevoir aujourd'hui.

Le 3 décembre, Joseph répond à un courrier de Fanny qui n'est pas dans la liasse de lettres. «Je vous prie de remercier Mme votre mère pour sa sympathique lettre et pour la photo que je trouve jolie et surtout (*sous-entendu: parce qu'il s'agit de*) ma chère Fanny». De toute évidence, madame Cochet favorise le rapprochement entre sa fille et ce prétendant venu de la lointaine Ajoie. L'entreprenant Joseph aimerait voir tomber la barrière du vouvoiement: Fanny «lui doit de nouveau une lettre dans laquelle il aimerait lire tu au lieu de vous. Pas??»

Fanny, dans sa réponse du 6 décembre, se montre réservée et n'entend pas brûler les étapes :

«mon cher ami je ne vous ai pas obéi, je ne vous dis pas tu parce qu'il me semblerait être impertinente. Attendons notre entrevue du 25 (s.e. décembre, Noël 1914) qui sera de courte durée mais nous aurons bien des choses à nous dire. Je reçois bien le baiser mais je ne vous tutoie pas.»

Aucune mention dans une autre missive ne vient confirmer que le rendez-vous de Noël à Montagny a bien eu lieu. Un courrier égaré? Pourtant il y a bien eu rencontre, et accordailles. Sinon, comment justifier que le faire-part de fiançailles ait été imprimé déjà en décembre 2014? Sans entrevue préalable des tourtereaux, serait-ce concevable?



Figure 3: L'ancienne maison Richard vue du Clos Gaspard. 2008. Photo J.-L. Merçay.

Fanny à Miécourt

Le 6 janvier 1915, Joseph a l'ennui de sa fiancée et attend d'elle une longue lettre. Entre temps ils sont passés au tutoiement: «Dis-moi quand tu pourras venir. Tu sais, il me tarde d'aller te chercher à Courgenay, ma chérie, et d'avoir le plaisir de te présenter à ma famille. Oh! Quels beaux moments nous passerons ensemble». (11 janvier) Il brûle de la revoir et, tout au bonheur de cette perspective réjouissante, explique à son intention les étapes du voyage d'Yverdon à Miécourt. Par le menu. Comme si le fait d'en énumérer les stations lui faisait vivre par procuration l'itinéraire de Fanny. Ah, l'amour ! «Maintenant, parlons de ton prochain voyage à Miécourt. (...) Tu pourrais prendre le train à Yverdon lundi 1^{er} février à 9 heures 7 min. C'est le plus direct. Le billet pour Courgenay. On passe par Neuchâtel, Bienne, Delémont. A Delémont, changement de train, tu prends la ligne de Porrentruy. Après Delémont, il y a encore quelques stations, l'avant-dernière est St-Ursanne, ensuite tu passes un tunnel, et au bout de quelques minutes tu arrives à Courgenay¹ à 1 heure, où j'aurai la grande joie de t'attendre avec la voiture !» (17 janvier) Fanny vibre au diapason de cet enthousiasme: «Comme tu me dis de venir le 1^{er} février, j'irai ce jour-là, me

¹ Les déplacements de la gare de Courgenay à Miécourt se font alors obligatoirement en voiture attelée, idem pour les transports d'ameublement ou de malles.

réjouissant beaucoup.» (21 janvier) «Le plan que tu m'as fait va bien pour mon voyage.» (26 janvier) En bonne fille de la campagne et craignant qu'en raison du travail le temps d'être ensemble soit un peu juste, elle ajoute: «J'aurais aimé passer un dimanche avec toi pour faire le tour du château de Miécourt... Tu vas rire de cette idée, n'est-ce pas ?» Tout à son impatience («Il n'y a plus que quatre jours.»), Joseph tient à la rassurer: «Tu me dis que j'aurais dû t'inviter à venir un samedi pour passer le dimanche avec nous. Je t'ai invitée à venir un lundi, pensant que tu serais encore avec nous le dimanche pour faire le tour du château de Miécourt. Si tu ne peux rester jusqu'à dimanche, nous ferons ce tour un autre jour, n'est-ce pas, ma chérie ? Oh! combien ce sera doux de passer quelques jours ensemble! Je t'attendrai donc Dieu voulant lundi à 1 heure à Courgenay avec le traîneau. Quelle belle partie de traîneau!» Emporté par sa flamme, Joseph tente une rime sincère, sinon adroite: «Nous aurons beaucoup de joie en Ajoie !»

Joseph à Sus Montet

Fanny a passé une semaine à Miécourt. Elle est de retour à Montagny : «Je suis bien arrivée à 4 heures 52 et n'ai pas changé de train à Bienne. «...» J'ai fait route avec un militaire qui allait à Sion ; il avait reçu un télégramme que sa mère était morte (il semblait si triste)...» (8 février) Aussitôt, la voilà qui échafaude

le plan de nouvelles retrouvailles. «Tu sais que je t'attends, comme tu avais dit, la première semaine de mars.» (21 février)

Joseph est allé à Montagny un lundi de début mars pour une trop brève visite d'un jour - Fanny et sa mère le déplorent, on apprend qu'il est de retour. Peu de détails subsistent de ce séjour, leur deuxième rendez-vous. Ne dit-on pas que les grands bonheurs sont muets ? Toujours est-il qu'à son retour, on en ignore la raison, il n'est pas attendu par son frère Pierre à Courgenay. La chance est avec lui. «Pense, écrit-il à Fanny, Sarah Morand était à la gare pour chercher quelqu'un et elle m'a fait monter sur son traîneau (car il y a bien de la neige dans mon pays) » (3 mars).



Figure 4: La famille Richard. Assis et de gauche à droite, Marie, la grand-mère, Joseph; debout et à l'arrière-plan, Pierre, Elisa, Christian. Anna déjà décédée en 1911. Document Samuel Richard, fils de Pierre.



Figure 5: Au centre, Fanny et Joseph Richard, entourés de leurs enfants. De gauche à droite: André, Jean, Paul, Daniel, Esther et Michel. En souvenir de Pâques 1945. La carte est signée de Fanny. Document Samuel Richard.

Le temps nostalgique

La date du mariage approche. Fanny va bientôt quitter Montagny pour Miécourt. Elle réalise qu'elle va laisser derrière elle son coin de pays, sa famille et ses amis.

«Tu sais, écrit-elle à Joseph, hier au soir, nous avons eu la dernière réunion du jeudi par M. Christian. Tout le monde était triste, bien triste, et je crois que Christian l'était aussi, pour moi, j'avais mal au cœur.» (12 mars)

Joseph se rend-il compte du trouble de sa promise ? Peut-être. Il vient d'envoyer à la jeune fille un cadeau qui l'enchanté : «Ce matin, j'ai reçu ton envoi qui m'a tellement surprise, je me dis: qu'est-ce que c'est? Est-ce que Joseph m'envoie son alliance pour la graver? Alors, surprise: une montre! Mais mon cher, je te remercie mille fois, et ne puis te l'écrire, ni te décrire ma joie, c'est me combler. Merci, mon cher.» Et plus bas : «J'examine ma belle montre et vois qu'elle marque les secondes et qu'elle a mon nom. Oh, quelle joie tu m'as faite!» (24 mars) D'habitude assez retenue, la jeune femme termine sa missive par de franches effusions : «Voici ma lettre finie, bonne nuit, mon cher ami, je t'envoie un gros baiser. Fanny qui pense sans cesse à toi, mon cher Joseph. Au revoir.»

Le fiancé, tout à sa hâte, fait le compte à rebours des jours qui les séparent de la vie commune : «Voilà, ma chérie, quand tu recevras ma lettre, tu n'auras plus que quinze jours à passer à Sus

Montet.» Il se projette résolument dans un avenir radieux qu'aucune entrave ne doit différer. «Nous avons presque un pied de neige depuis la nuit passée. Il faut espérer que nous aurons un plus beau temps pour les noces.» (un dimanche soir)

Fanny, en écho : «Maintenant, plus que huit jours, il me semble que c'est un rêve, tout cela.» «Oui, le temps approche où nous serons toujours ensemble.» L'enneigement évocateur de son premier séjour lui semble féérique et contribue à sa félicité : «Vous avez encore de la neige! Ici il fait froid depuis samedi, je me demande si je verrai la campagne blanche comme au 1^{er} février.» (31 mars) Fanny clôt sa dernière lettre avant son mariage, par ailleurs dernière de la correspondance, sur une note d'un optimisme modéré : «Oui, je crois que nous serons heureux (il n'est pas de roses sans épines).» (lundi matin, 5 avril)

De pieux enfants du Bon Dieu

Les familles de Joseph et de Fanny sont affiliées à la jeune Assemblée évangélique des Frères, une fraternité religieuse où la foi joue dans la vie un rôle prépondérant. On l'a vu, Christian, le frère de Joseph, est pasteur au temple de Montagny où il dirige la prière. Leur première rencontre, fortuite, date d'une invitation du pasteur chez des ouailles, les Cochet, à la ferme Sus Montet, près de Montagny.

Les lectures et les réunions d'études

bibliques occupent une place essentielle dans les deux familles, la correspondance entre les jeunes gens s'en fait l'écho. Il n'est pas une lettre de l'un ou de l'autre sans invocation à la Providence, notamment par le biais de l'expression récurrente «Dieu voulant», habituellement transcrite D.V. Dès sa première lettre, datée du 29 novembre 1914, Joseph Richard écrit à la mère de Fanny qu'il «fera tout pour rendre heureuse celle que le Seigneur lui donne et que son cœur aime (bien qu'il ne l'ait vue qu'une fois) et avec qui il désire partager sa vie».

Dans sa déclaration d'amour même, Joseph souligne que le critère de la foi a pesé sur la balance :

«Il (*sous-entendu: mon sentiment amoureux*) a été fortement confirmé lorsque j'ai entendu (sans les chercher évidemment) plusieurs témoignages favorables sur vous comme enfant de Dieu.»

Dès son premier message, il se porte garant de sa propre piété : «Si je ne suis pas appelé comme mon cher frère (Christian, le pasteur) à donner tout mon temps à l'œuvre de Dieu, je n'en suis pas moins intéressé à tout ce qui se fait dans l'œuvre de Dieu ...»

Le son du canon

La rencontre des deux jeunes gens s'est faite à la fin de 1914, dans le contexte de la Grande Guerre, en pleine Mobilisation¹. Joseph évoque les troupes suisses massées à la frontière dans son courrier du 28 décembre: «Notre maison est de nouveau pleine de militaires et de chevaux. C'est la compagnie du ballon² qui est arrivée ce samedi pour surveiller les opérations de la guerre entre les Allemands et les Français. Ils étaient à Delémont et ils ont eu l'alarme car on entendait le canon très fort ces derniers jours et samedi on distinguait bien les coups de canon de chaque camp et une canonnade furieuse comme jamais.» Le 6 janvier, le canon gronde sans interruption jusqu'à vingt heures,

1 Au moment de la mobilisation générale, quelque 220 000 hommes entrent en service début août 1914. En raison des combats en Alsace, le général Wille ordonne le 11 août une concentration de troupes dans l'Arc jurassien, entre Bâle et Neuchâtel. Ce dispositif est communément appelé «couverture frontière» et il subsiste dans ses grandes lignes jusqu'en 1918. Dès septembre 1914, une détente dans les régions limitrophes de la Suisse permet d'instituer un système de relève et de rendre ainsi des bras à l'agriculture et à l'industrie. L'ensemble de l'armée, par relèves successives et ceci jusqu'en 1918, passe en Ajoie et dans le Clos-du-Doubs. Les troupes sont cantonnées dans les localités, occupent des fortifications de campagne, font de l'observation aux postes-frontière ou depuis des perchoirs (aux Ordon, aux Eboubettes, aux points 509 et 510).

2 Le ballon captif d'observation placé dans les environs de Miécourt. Le 7 octobre 1918 disparaissait le lieutenant aérostatier Walter Flury. L'observateur était à bord de ce ballon déployé sur une hauteur au nord du village. Il a été abattu par un avion allemand. Le «Monument Flury» a été érigé en sa mémoire le 29 mai 1920. Walter Flury était né à Granges en 1896. Ce fut le seul soldat suisse mort en opération pendant la guerre de 14-18.

note-t-il. «On n'a plus entendu le canon depuis deux, trois jours. Mais on ne l'avait encore jamais autant entendu depuis le début de la guerre que mardi passé. Toute la nuit de lundi à mardi et tout le jour sans interruption, mais assez loin.» (23 janvier) Trois semaines plus tard: «Il est neuf heures du soir et on entend encore toujours (sic) le canon gronder en Alsace. Combien c'est triste!» (17 février)

L'un des frères de Fanny est mobilisé à Alle: «John écrit que le canon gronde avec rage. Comment nos soldats ne sont-ils pas touchés et saisis que de telles choses pourraient arriver chez nous?» (1er janvier 1915). Joseph cherche à rencontrer ce frère de Fanny. Finalement, la rencontre ne se fera pas, du moins pas en cette circonstance.

Aux premières loges

A son retour de Miécourt où elle a passé une semaine, Fanny raconte son séjour à sa famille: «Ici ils (mon père surtout) ont été très intéressés de nos promenades aux frontières³: John me

3 Au milieu de la liasse de lettres se trouve aussi une publicité rédigée en trois langues pour le grand Panorama, «La chose la plus intéressante à visiter à Lucerne». La notice publicitaire conclut comme suit: «Quand on lira l'histoire de la guerre franco-allemande, chacun dira que les habitants de la Suisse ont fait tous leurs efforts pour accomplir le plus beau des devoirs: celui de la charité! C'est ce que le peintre Castres a cherché à reproduire sur la toile! Prix d'entrée: 1 franc.»

Fanny et Joseph, alors qu'ils étaient ensemble, ont-ils profité d'aller visiter le grand Panorama, ce chef-d'œuvre «sous collaboration des Artistes-peintres suisses: MM. Hodler, Dufaux, Hébert, Silvestre, G. de Beaumont, van Muiden»? Vue en

dit que c'est bien Paul (*un autre de ses frères*) qui était sur ce char, tu l'avais bien reconnu.» (8 février) Joseph, saisissant la balle au bond, en profite pour lancer au père de Fanny une invitation: «Je pense que cela intéressera encore plus Monsieur Cochet de venir faire ces promenades à la frontière lui-même. Quand viendra-t-il?» (11 février)

«Je suis enrhumée et toussé, j'ai la grippe. Il faut que je sois guérie pour quand tu viendras, n'est-ce pas, afin que nous puissions faire un tour à la frontière.» (27 février) Et Joseph répond le 1er mars:

«Aujourd'hui, il neige et le temps s'est passablement refroidi. Je pense qu'il fera un plus beau temps lorsque je serai à Montagny, afin que nous puissions aller faire un tour en Alsace...» Cet échange laisse-t-il penser que les deux amoureux ont l'intention de repartir ensemble en sens inverse du côté du Jura? Il semble bien que la sortie du dimanche aux frontières ait été une occupation familière des Ajoulots.

peinture ou vécue dans la réalité, la guerre se vit aussi comme un spectacle, un grand spectacle.

Des travaux et des jours

Joseph Richard et Fanny Cochet sont des enfants du terroir. Les Richard, paysans l'été et bûcherons l'hiver. Marchand de chevaux, Jean Cochet possède et exploite des vignes. Outre le fait que la Mobilisation réquisitionne les forces vives du pays, la présence en masse des troupes cantonnées en Ajoie perturbe le rythme des exploitations agricoles, voire la vie sociale des agriculteurs. Joseph n'écrit-il pas que «la maison est pleine de militaires et de chevaux»?

Les frères de Fanny sont mobilisés: «Paul est parti ce soir à 7 heures. Il a coupé du bois. Nous n'avons pas pu aller à la vigne, c'est bien dommage. Tu me demandes ce que je fais: je raccommode, couds, aussi habilement que possible.» (30 décembre 1914).



Figure 6: La frontière est à quelques centaines de mètres de la forêt exploitée à Fontaine par les Richard. Quand les soldats n'ont pas reçu l'ordre de se battre, il arrive qu'ils se parlent entre Allemands et Français, voire qu'ils posent ensemble pour la photo. Les Ebourbettes, Poste d'observation. Carte postale Imp. Turberg, Frossard & Co Succ., Porrentruy. Document Michel Flückiger.

Des congés au goût amer

Lorsque le système de relève de l'armée permet le retour à la maison des frères de Fanny, Joseph s'en réjouit : «Je suis content que tes frères rentreront ou sont déjà rentrés du service. Ils vous soulageront dans les travaux et pourront arracher la vigne. Je pense qu'ils ne sont pas fâchés d'être pour quelque temps à la maison.» (17 janvier) Hélas, la promiscuité des cantonnements a laissé des traces, Fanny s'en plaint. «John est malade, un reste du militaire. Il a des points. Nous lui faisons des compresses. Il n'aime pas être au lit, surtout le dimanche.» (21 février) «C'est bien regrettable que tes frères soient devenus malades, réagit Joseph, qui mesure sa propre chance. Il y en a beaucoup qui s'en sentiraient toute leur vie de cet hiver passé à la frontière. Et ces malheureux dans ces tranchées! Victimes de la haine et de l'ambition des grands. Oh ! Je bénis Dieu, ma chère Fanny, de ce qu'Il ait permis que je sois exempté du service militaire. C'est encore un sujet d'actions de grâces de plus.» (23 février) Un mois plus tard, c'est le retour en congé d'un autre frère de Fanny, dragon (appartenant à l'infanterie montée) : «Paul est arrivé aujourd'hui. Ils étaient contents de rentrer, autant l'homme que le cheval.» (24 mars)

Temps pour couper, temps pour sécher

Les Richard exploitent une forêt à Fontaine, au nord-est de Charmoille, Fanny l'a appris, et c'est la saison des coupes de bois: «Il fait très froid ces jours, la bise souffle un peu. Un beau temps pour aller faire ton bois.» (21 janvier). Précisément, Joseph en est rentré la veille: «J'ai dû préparer des fils de fer jusqu'à dix heures pour lier les fagots, de sorte que j'ai dû remettre à ce soir (*s. e.: pour te répondre*). Nous coupons du bois depuis mardi. Les premiers jours, ce n'était pas très agréable, il pleuvait, neigeait ; aujourd'hui, il faisait bien beau.» Dans un autre courrier, daté du 11 février, il ajoute: «Nous partons de grand matin et nous revenons de nuit. On dort bien, tu sais, après avoir tapé dans cette forêt, et on n'entend pas les chevaux!» Probablement fait-il allusion aux écuries rendues bruyantes par le va-et-vient des troupes du train.

Fanny: «Nous avons mis la lessive hier. Et toi, mon cher, tu dois avoir froid à ton bois ? Avez-vous de la neige? Il a tellement plu la nuit dernière. Je pensais que les soldats dans les tranchées devaient être dans l'eau.» (14 février)

Joseph: «Nous allons toujours à la forêt, je pense que nous pourrons finir demain. Vous avez eu du beau temps aujourd'hui pour sécher votre lessive. Il faisait bien beau à Fontaine, mais il y a encore passablement de neige.» (17 février) En tout, le travail en forêt

aura duré plus d'un mois. «Nous avons fini le bois et les militaires nous le conduisent. Mais aujourd'hui, ils ont dû arrêter car il est tombé beaucoup de neige.» (23 février)

Autres tâches diverses et variées

«Je devrai probablement reconduire des chevaux à Tavannes, mercredi, pour les militaires. Il faudra partir à 3 heures du matin pour arriver à 2 heures après midi. C'est une belle petite trotte, n'est-ce pas ? Je l'ai déjà faite au mois d'août.» (Joseph, le 3 mars) A peine le printemps pointe-t-il son nez qu'il faut déjà préparer la terre: «Il fait un temps magnifique. Je me propose de labourer un champ pour les pommes de terre demain.»



Figure 7: La famille de Joseph Richard devant la ferme à Miécourt, vers 1918. De gauche à droite: Pierre Richard, Christian Richard, Anna Richard-Klopfenstein, Elisa Richard, Joseph Richard, Fanny Richard. Tout à droite, un ouvrier. Doc. Lydie Vaucher-Richard.

L'épisode du cheval malade

La pneumonie d'un cheval tracasse la famille Richard: «Demain nous irions à Porrentruy mais nous avons un cheval qui est malade depuis un jour ou deux et il faudra rester pour le soigner. Nous attendons justement le vétérinaire. On pense que cela donnera une angine. (6 janvier 1915) L'état de la pauvre bête ne s'améliore pas. Joseph s'en inquiète: «Le cheval est encore bien malade: il a une pneumonie mais s'il peut encore passer deux jours il sera sauvé.» (11 janvier)

Les Cochet sont accoutumés à ce genre de désagrément et s'y entendent pour y remédier. Fanny propose de l'aide, rien de moins que le traitement à appliquer en la matière: «Je te réponds de suite à cause de votre cheval malade. L'hiver passé nous avons quatre chevaux (avec) des pneumonies. Le vétérinaire avait ordonné des fumigations avec de la fleur de foin, en mettant cette fleur dans une grosse seille ou brante¹ puis, ayant versé l'eau bouillante dessus, on faisait respirer le cheval. Bien couvrir la tête avec une couverture. Pour les sinapismes, tondre le poil de chaque côté sur les poumons et étendre le contenu de cette boîte comme c'est indiqué dessus. Bien couvrir avec une large sangle (un des nôtres se roulait...). Puis je ne sais plus si le sinapisme

tombe de lui-même mais la place pèle complètement. Vous faites peut-être déjà cela mais maman me conseille de t'envoyer tout de suite la boîte plutôt que de renvoyer.» (14 janvier)

A près avoir remercié Fanny de son envoi de remèdes, Joseph lui donne des nouvelles de l'animal convalescent. «Le vétérinaire avait déjà fait mettre des sinapismes la première fois qu'il était venu. Mais nous garderons cette boîte en cas où l'on en aurait encore besoin une autre fois. Le cheval va mieux, mais il ne mange presque rien.» (17 janvier)

Les préparatifs du mariage

Très rapidement après la première visite chez elle de Joseph Richard à Noël, Fanny Cochet se lance dans l'organisation de leurs futures épousailles. En commentant la photo de la famille Richard reçue de lui, elle fait allusion à la carte de fiançailles qu'elle lui a envoyée. «Mes amies sont venues me féliciter et me chicaner sur le marché de ce que je ne leur avais rien dit.» (30 décembre 1914) La jeune promise s'inquiète si son bon ami a reçu suffisamment de faire-part de fiançailles à distribuer. (1er janvier 1915) Elle lui en a envoyé plus de quarante, ce qui semble-t-il, est plus qu'assez, lui assure-t-il. (2 janvier).

Fanny s'active aussi à composer son trousseau: «Un commis voyageur est venu hier. J'ai commandé de la toile, qui arrivera la semaine prochaine ; il y aura de quoi coudre.» (10 janvier)

Démarches

Quant aux formalités d'usage apparemment, c'est encore Fanny qui prend les devants: «Mon cher Joseph, j'ai passé vers l'officier d'état civil. Il faut l'extrait de naissance, mais «...» il faut (aussi) que les papiers se fassent à Miécourt, dans ta commune d'origine. Depuis deux ans, la loi a été changée. Il va écrire, et je devrai signer et t'enverrai le tout. Si tu as un gentil officier à Miécourt, tout ira bien.» (17 février) C'est aussi elle qui se renseigne: «Mon extrait de naissance est à Miécourt, tu pourras aller pour faire le nécessaire. Il faut être affiché dix jours seulement. Les annonces peuvent être faites trois mois avant le mariage.» (20 février) Curieusement, si l'on en croit la réponse de Joseph datée du 23 février, le jour du mariage n'a pas encore été fixé entre eux: «Ah! Je ne t'ai pas dit pour la date de notre mariage, donc la seconde semaine d'avril. Pour le jour, il faudra s'arranger quand tu viendras. «L'officier d'état civil m'a dit dimanche qu'il avait reçu quelque chose de Montagny. Aujourd'hui, je lui ai donné l'extrait de naissance. »

On se monte en ménage...

Fanny a pris également l'initiative de planifier l'ameublement du futur ménage: «Tu auras la bonté de me donner les mesures du matelas quand vous aurez acheté le lit. Maintenant, notre lessive faite, il faut continuer

¹ Dans le canton de Vaud, la brante désigne la hotte ou le baquet en bois servant à transporter à dos d'homme le raisin. (Wikipedia)

les préparatifs.» (21 février) Chez les Richard, on s'active à dégager l'espace du logement. «Nous déménageons tous les jours les meubles dont nous n'avons pas besoin. (Les voisins sont partis.)» Doit-on comprendre que les Richard entreposent les meubles inutiles dans l'appartement des voisins? Ou alors que le jeune couple s'apprête à emménager dans ce logement libéré? Joseph ne le précise pas, mais comme sa future épouse l'a souhaité, il indique les dimensions du lit conjugal, ma foi rien de trop large : «Nous sommes allés Maman et moi pour conduire des porcs au boucher et nous avons acheté un lit. Le matelas doit avoir 1,85 m. de longueur et 1,10 de largeur.» (1^{er} mars) Fanny profite de la seconde visite de Joseph à Montagny pour l'enjoindre d'emmener à son retour à Miécourt une malle en bagage accompagné: «J'avais quelque chose à te demander. J'ai une malle pleine de linge. Est-ce que je pourrais l'expédier en même temps que toi (*sic*), et qu'elle soit en dépôt chez vous sans que cela embarrasse? Sinon j'expédierai plus tard tout en même temps.» (3 mars)

Il en est fait ainsi car à son retour de Montagny, Joseph confirme: «J'ai dîné chez M. Morand (*à la ferme de Fontaine*) et il a téléphoné à Pierre (*frère de Joseph*) de venir chercher la malle à Courgenay.» (9 mars)

On en est aux derniers préparatifs avant le départ définitif de Fanny pour Miécourt...

«Sur la table, il y a un tapis de table

(une nappe?), et une couverture de lit, une descente de lit. J'ai emballé le matelas et ai préparé un ballot des effets de la semaine, et une malle (aussi le vin). J'espère que tout s'expédiera en même temps mais en petite vitesse. Tu auras la bonté de défaire le gros ballot (le matelas), il est plié en deux. Nous avons eu ce matin le tapissier pour le matelas et il nous a emballé le canapé et la table, que j'ai expédiée à 11 heures ce matin en grande vitesse. Voilà que je te donne de l'ouvrage. Tu me diras si tout est arrivé en bon état.» (24 mars) Le garçon se contente de réceptionner et de lui en donner quittance. «Je suis allé chercher le canapé et la table à Courgenay. Tout est arrivé en bon état. C'était aussi très bien emballé. Le canapé est bon: on y passerait bien la nuit.» (un dimanche soir)

Vin des noces et robe de mariée

Peu à peu, les cadeaux arrivent, et Fanny en recense quelques-uns.

«J'ai reçu de ma tante Emma qui est à Genève un beau jupon crocheté.» (8 février)

«J'ai reçu une très belle lampe à esprit de vin d'une jeune fille et une descente de lit de Mme Christin (tu sais, cette dame malade).» (12 mars)

«J'ai reçu de la vaisselle qui me donne à faire pour l'emballer afin que rien ne soit cassé, aussi une cafetière, un écriin et douze couteaux.» (31 mars)

Décidément, la jeune fiancée s'affirme

en tant que future maîtresse de maison. C'est elle qui fait livrer le vin de la noce. On en déduira que les Cochet sont viticulteurs et non vinificateurs car en toute hypothèse, elle aurait choisi la production de la maison. «M. Briod amènera pour le train de 11 heures la caisse de vin (il en a de 12 bouteilles, de 30 et de 50). J'en ai commandé une de 12.» Pour le vin, j'avais oublié de parler de champagne, mais il n'aurait pas pu (être) mélangé vu que la grosseur des bouteilles est différente. J'apporterai le champagne.» (31 mars)

Sa robe de mariée sera-t-elle prête à temps? «Ma robe n'est pas encore finie - ces couturières (elles sont deux sœurs) ont été malades l'une après l'autre. (31 mars) Enfin, dans le dernier courrier: «Non, ma robe n'est pas finie, elle sera prête demain soir, si elle ne me fait pas manquer mon train.» (5 avril) Fanny a beau être experte en matière de logistique, les finitions de sa parure nuptiale l'auront fait trembler jusqu'au dernier moment...

Ecrits ordinaires

La correspondance entre Joseph Richard et Fanny Cochet durant les quatre mois de leurs fiançailles s'avère à la fois singulière et banale. Un garçon tombe amoureux de sa belle au premier regard, leurs fréquentations n'en sont pas réellement mais ils s'écrivent très souvent, alors que la guerre tonne aux frontières: avouons que ce sont là des conditions peu communes. Mais ces

lettres échangées entre tourtereaux témoignent aussi des travaux agricoles ou forestiers tributaires des intempéries, de la maladie du bétail, bref: d'une réalité très datée du monde rural. En même temps se lit en filigrane, à mesure que le mariage approche, la toujours actuelle montée de stress... La lettre familière, cet écrit ordinaire

- abstraction faite des mots doux échangés entre les fiancés, on le qualifierait d'utilitaire - n'a aucune prétention. Elle ne tend qu'à resserrer le lien d'amour entre les deux correspondants, à traduire en toute simplicité leurs sentiments réciproques, leur foi, leurs espoirs, leurs soucis et leur regard de deux jeunes ruraux sur

les choses. Une tranche de vie d'il y a cent ans.

Merci à Lydie Vaucher, qui m'a fait découvrir les lettres, à Madeleine Gerber et à Samuel Richard, pour leurs explications et les photos de famille mises à disposition dans l'intention de la publication de cet article.

Jean-Louis Merçay

Une fraternité d'origine emmenthaloise

L'origine de l'Assemblée évangélique des Frères, qui a son siège à Herbligen (BE), remonte à l'année 1909. C'est à cette époque que Fritz Berger, en collaboration avec d'autres personnes animées de la même foi, fonde «l'Assemblée de la Croix-Bleue indépendante» dans l'Emmental. En 1914, son appellation est modifiée et prend le nom de «Assemblée évangélique des Frères». A l'occasion de ses 100 ans d'existence, la communauté a pris un nouveau nom: «Eglise pour Christ». Elle a pour but la propagation de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et la lutte contre l'alcoolisme et la toxicomanie.

A Miécourt, le *Brüderverein* existe depuis 1909 à Bellevue, l'ancien bureau de douane. A l'époque, il est représenté par la famille Sprunger. La lecture de la Bible s'y fait alors en allemand. En 1938, une nouvelle construction abritera les réunions de prière au village et dès lors la lecture de la bible s'y fera en français.

Miécourt le 11 janvier 1915.

Ma chère petite Fanny!

C'est avec une grande joie que j'ai reçu tes lettres hier soir, elle était bien attendues. Il me semblait qu'il y avait bien longtemps que j'étais sans nouvelles de toi.

Je pense que tu es toujours chez ton amie et que tu soignes bien le petit Jean Pierre. C'est une bonne école pour toi... N'est-ce pas? Cette amie est vraiment bien gentille de te tricoter des bas. Il faut que tout le monde

Figure 8: Lettre de Joseph à Fanny, 1915. Doc. Lydie Vaucher-Richard

t'aide un peu à préparer
ton futur ménage . . .
Salut la bien de ma part et p.
Ma plus jeune sœur s'appelle
aussi Elisa.

Le cheval est encore bien
malade; il a une pneumonie
mais s'il peut encore passer
deux jours il sera sauvé.
Pour tout cela nous comptons
sur le Seigneur car tout ce
que nous possédons est entre
ses Mains.

Maximilien ne pourra
probablement pas aller aux
études à Rverden si nous
avons encore des militaires.
Mais tu trouveras quand-
même Mielcourt. Dis-moi
quand tu pourras venir.
Tu sais il me tarde
d'aller te chercher à Courgenay

ma chérie et d'avoir le
plaisir de présenter à ma
famille. Oh! quels beaux
moments nous passerons ensemble
je te remercie pour la
carte d'aujourd'hui. Je n'ai
encore pas de réponse de
John.

Voilà ma chère Tanny
je suis bientôt au bout
de mon rouleau, tu sais
je n'ai pas tant de choses
à te dire, je suis toujours
à la maison et fait mon
travail habituel. Je pense
souvent à toi!

Je te quitte ma chère
petite en t'embrassant bien
fort et en te priant de
présenter à ta chère famille
mes affectueuses salutations
Ton Joseph.